

## **BABILLARDE D'UN CAMPLUCHARD...**

J'en suis resté au moment où je ne pouvant plus souffler, j'ai eu besoin de me nettoyer la descente de gosier.

Après m'être déblayé la gargouille d'une riche lampée de piccolo, je me trouvai remonté et je jabotai à nouveau:

Par ce que je viens de dire, les copains ont pu reluquer que si la première phase de la propriété individuelle a été la guerre, - ou ce qui est kif-kif, le meurtre et le pillage, - la deuxième est une sacrée roustissure, un rude coup de Jarnac tiré par la vache de bourgeoisie contre le trop benêt populo.

Les intendants, les régisseurs, les hommes d'affaire profitèrent du chabonais pour se foutre, - tranquilles comme Baptiste, - en lieu et place de leurs maîtres qui se fuyaient à l'étranger, ou éternuaient dans le panier à Samson.

Et nom de dieu, soit dit en passant, y a bougrement de socialos à la manque qui aujourd'hui rêvent de recommencer le même petit jeu: profiter de ce qu'on foutra en déroute la vieille guimbarde sociale pour remplacer des proprios et les fabricants, dont ils ne sont actuellement que les simples contre-coups.

Car, avec l'État-socialo, l'État-patron et proprio on aurait sur le râble une foultitude de garde-chiourmes qui seraient les vrais maîtres, - et dont nous serions les forçats.

Oui, foutre!

Mais, pour revenir à nos moutons, nous allons voir comment la propriété individuelle s'est développée par la tricherie et le vol, dans ce salaud de siècle.

D'abord, tous les biens communaux furent accaparés petit à petit par les nobles et les bourgeois qui remisaient dans les volières municipales.

Ensuite, l'usure fut pratiquée sur une échelle double, - et il y a des vieux copains qui ne sont pas pour me contredire: l'argent étant bougrement rare dans la première moitié du siècle, les cochons d'usuriers firent rudement leurs choux gras.

Ils prêtaient à 50, à 60, à 100 pour 100, sans aucune vergogne! Et mille dieux, ils vous tenaient le couteau sur la gorge; pas de blé pour la semence!... Fallait pour en avoir un sac promettre d'en rendre deux ou trois.

Un autre fourbi était le truc du prêt sur réméré. Vous savez... la vente au pacte de rachat.

Voici en deux mots comment ça se manigançait: vous étiez salement dans l'embarras, emberlificotté dans de mauvais draps, ayant absolument besoin de picaillons pour vous en tirer. Fallait trouver un voutour qui vous menait chez le notaire, et là, bondieu! pour cent écus vous vendiez ce qui valait cent pistoles.

Il est vrai que vous aviez la faculté de le reprendre à l'échéance de votre contrat.

C'était en un mot comme pour les frangins des villes, quand n'ayant plus un sou ils vont chez «*Ma Tante*» engager leurs frusques.

Mais, tonnerre de dieu, à l'échéance on est aussi peu calé qu'avant!

De sorte que pour ce qui est des paysans, leur bien allait arrondir le domaine du chameau d'usurier.

Et vietdaze, combien de types que je pourrais nommer, se sont enrichis par ce système!...

Y avait aussi d'autres mauvais coups, plus abominables encore: des charognes profitant de l'ignorance générale, couraient la campagne, faisant signer de droite et de gauche des billets à ordre et des lettres de change, sans avoir jamais prêté un liard.

Maintenant, jasons de l'exploitation industrielle, qui, plus encore que l'usure, a fait des grasses fortunes.

Des foulititudes de culs-terreux ont quitté la campluche pour la ville, croyant pouvoir y boulotter à leur faim.

Les pauvrets, ils vont tout simplement faire pour une pièce de trois francs, un turbin qui en vaut dix. De chouettes mécaniques se fabriquent, et les voilà inspecteurs du pavé! Ils serrent leur ceinture d'un cran à l'heure du repas, gèlent dans leurs frusques élimées et couchent à la belle étoile... Et ça, devant les riches turnes bâties par eux; tandis que les magasins sont archi-bondés d'étoffes, et que des montagnes d'affriolante boustifaille moisissent partout.

Et leur cochon de singe a pignon sur rue!

Non content de ça, il accapare la terre à la campluche. Il a châteaux, larbins et bandes de chiens. De la terre nourricière où poussait le froment, il fait un désert qu'il se réserve pour la chasse, afin de frimer au grand seigneur.

C'est comme ça, les gas, que s'est constituée et que se constitue la garce de propriété individuelle!

Elle est le résultat du travail, disent les jean-foutre, ... ouiche, capet dè dious !... Elle est bien le résultat du travail, seulement, au lieu de rester dans les bras des travailleurs, elle s'en va dans ceux des feignasses.

Croyez-vous, mille foutre, que les grandes voleries des Mirés, des Jecker, des Rotshchild, de l'Union Générale et des Panamistes, qui font des fortunes faramineuses, aient un brin de rapport avec le travail ?

A peu près, comme si, à l'orée d'un bois, je venais vous braquer le revolver sous le nez, en vous demandant la bourse ou la vie.

Là, cré pétard, il est un fait!... Et pas besoin d'avoir inventé la poudre de perlinpinpin pour le comprendre: les richards que nous connaissons n'ont jamais rien foutu de leurs dix doigts, ni eux, ni leurs paternels.

Et ceux qui de père en fils, et de mémoire d'homme, turbinent comme des galériens, eh bien, quoi qu'ils ont les pauvres fieux: leurs poches vides, et leurs quinquets pour pleurer !

Mais, je me gourre, couquin de sort! Ils ont du cœur au ventre, et avec un brin d'idée dans leur cafetière le devoir leur incombe de faire restituer par les richards le saint-frusquin qu'ils ont volé.

Il faut que sans aucun remords, cette terre soit appropriée par les communes des paysans insurgés..

Les gras pâturages, les forêts, les vignobles et les grands champs farcis d'épis, doivent revenir à la Commune.

De même que les routes, les instruments aratoires et les riches mécaniques faites par les frangins des villes.

Oh mais, sans dieu, quand je dis la Commune, s'agit de s'entendre! C'est moi, c'est vous, c'est tout le monde, - et sur pied d'égalité.

Y a pas besoin d'un conseil cipal: quoi qu'il ferait? C'est-y lui qui peut délibérer sur le temps propice aux semailles ou à la moisson?...

Té, qu'es aco? J'en vois parmi vous qui renaudent!

Tiens, c'est encore Pichevin et Marquemal, puis Malblanchi et Jacquillou... d'autres encore, - des petits

proprios. Ah, va falloir que je dégoise à leur intention, pour leur introdufibiliser dans les boyaux de la tête qu'ils n'ont pas à perdre au change.

**Henri BEAUJARDIN**  
*Le père Barbassou.*

-----